



CONTRE L'IDÉOLOGIE ESTHÉTIQUE: SORIN ALEXANDRESCU, OU BIEN UN HÉRITIER POLÉMIQUE DE TUDOR VIANU

Alexandru MATEI

Universitatea „Transilvania” din Braşov
Transilvania University of Braşov
Personal e-mail: alexandru.matei@unitbv.ro

AGAINST AESTHETIC IDEOLOGY: SORIN ALEXANDRESCU AS A RELUCTANT INHERITOR OF TUDOR VIANU

In the aftermath of the Stalinist regime in Romania, around 1964, the Thaw era endorses a sort of agreement between the Romanian Communist Party and the literary intelligentsia: the latter may not support the official aesthetic doctrine of the socialist realism provided that it supports a nationalist stance and never oppose the RCP leadership. This conditional freedom of literary criticism was immediately accepted, but not everyone was happy with it. Four young literary scholars, Matei Călinescu, Sorin Alexandrescu, Virgil Nemoianu, and Thomas Pavel took advantage of the cultural and political openness of the end of the 60s and left the country. Among them, Sorin Alexandrescu, the closest student of Tudor Vianu, the most prominent Romanian literary theorist, realised the trick of the “conditional freedom” of literary discourse and tried to mitigate the enthusiasm of those who considered that aesthetic appreciation and ideological interpretation are at odds when one tries to render justice to a literary text. This article tries to follow the first part of Alexandrescu’s career, his Romanian years, before his emigration in the Netherlands, in order to show how he managed to subvert the compulsory fidelity to socialist realism commandments before 1964, and then the acceptance of the split between literary-aesthetic and social-political stakes. He didn’t do it directly: he used as a main strategy the neutral scientific rhetoric of Tudor Vianu whose inheritor he implicitly claimed to be, whether he endeavoured to write about new Romanian literature or, after 1964, about foreign writers and theorists.

Keywords: Sorin Alexandrescu, Romanian literature, structuralism, Tudor Vianu, socialist realism



En dépit d’un intérêt croissant pour les méthodes quantitatives d’analyse de corpus littéraires, à travers les « humanités numériques », les approches critiques plus classiques de la littérature n’ont pas perdu tout attrait pour les littéraires roumains. Il y a toutefois peu d’études qui portent sur une histoire de l’idée de la littérature telle qu’elle est approchée, en Roumanie, entre 1945 et

1989. A part l’ouvrage de Goldiş¹, les jeunes critiques universitaires roumains touchent souvent aux pratiques de la critique et de la théorie littéraires en Roumanie, mais ils le font au sein de projets qui ne les visent pas expressément, qu’il s’agisse soit de manque suffisant de recul, soit de certaines dépendances institutionnelles dans un champ de recherche menacé, comme partout

dans le monde, de précarité.

Un cas particulier d'une telle approche vise la pratique de la critique et de la théorie littéraire par les quelques littéraires roumains qui ont voulu et pu quitter la Roumanie socialiste et ont réussi des carrières brillantes à l'étranger. Ils ne s'y sont plus guère occupé de corpus littéraires roumains, quoique, après 1989, ils ont parfois réinvesti, et surtout de manière transversale, le champ littéraire roumain. Le chapitre que Adriana Stan consacre au parcours de Sorin Alexandrescu, dans son livre sur l'histoire du structuralisme roumain², et les références qu'elle y fait dans son livre sur la postérité de Tudor Vianu³ composent un excellent portrait intellectuel, alors que Roxana Eichel vient de publier une thèse sur « la critique des retrouvailles » qui cible trois des littéraires roumains qui ont fait carrière en notamment aux Etats-Unis⁴, s'arrêtant dans son étude sur trois autres noms : Matei Călinescu, Toma Pavel, Virgil Nemoianu.

Il faut remarquer toutefois qu'il s'agit, chez Stan et Eichel, de refaire le parcours de quatre théoriciens et critiques littéraires appartenant à une même génération (l'ainé, Matei Călinescu, est né en 1934, alors que le cadet, Thomas Pavel, a sept ans de moins) : ils font leurs études en plein régime stalinien et, en 1964, alors que le dégel arrive enfin à Bucarest, ils y auront déjà entamé leurs carrières, universitaires et dans la presse littéraire. A la différence de la génération de leur maître, Tudor Vianu (né en 1898), ils n'ont pas eu à faire des choix extrêmes, entre un silence éditorial complet et différentes formes de compromis voire compromissions avec le régime. Néanmoins, le règne d'un totalitarisme dur, entre 1948 et 1964, laisse des traces profondes dans leurs mémoires adolescentes et, une fois qu'ils ont pu profiter de la libéralisation culturelle des années 1960, ils décident de partir à l'étranger et s'y établissent. A la différence de leurs collègues français, et souvent de leurs collègues américains, ces quatre Roumains, sans doute chefs de file de leur génération, ne pourront jamais se retrouver dans un voisinage trop poussé d'aucun discours critique « de gauche » (marxisme, théorie critique, maoïsme ou autre utopie révolutionnaire, multiculturalisme, émancipation des minorités, etc.). Certes, leurs parcours respectifs ne seront ni similaires ni interchangeables ; ils ne forment jamais un « groupe ». Tout au plus on pourrait postuler une amitié entre Sorin Alexandrescu et Virgil Nemoianu, immigrés américains tous les deux et plus jeunes que Matei Călinescu, même si, du point de vue de leur prestige scientifique européen, Thomas Pavel représente une figure plus connue que son ami Nemoianu, spécialiste en littératures anglaises. Sorin Alexandrescu, neveu de Mircea Eliade⁵ sera le seul à poursuivre sa carrière en Europe, avant que, après 1990, ils ne reviennent, plus ou moins souvent, dans leur pays d'origine (c'est le cas notamment de Matei Călinescu, disparu en 2007, de Virgil Nemoianu et, depuis 2000, de Sorin Alexandrescu).

La biographie de ces quatre intellectuels est nettement marquée par l'exil ; leurs parcours intellectuels en est intimement lié, et on peut sans doute affirmer que c'est à partir de leurs premiers livres publiés à l'étranger qu'ils sont devenus les personnalités d'aujourd'hui. Toutefois, des nuances s'imposent : pour Matei Călinescu et pour Sorin Alexandrescu notamment, les textes « roumains » qu'ils publient avant et après l'exil font partie d'une œuvre qui ne serait pas la même sans ces écrits. Dans le premier cas, il s'agit d'une carrière roumaine d'une quinzaine d'années : Matei Călinescu a vingt ans en 1954, et il ne quitte la Roumanie qu'en 1973. Pendant près de vingt ans, il mène une activité éditoriale assez riche à Bucarest. Sorin Alexandrescu part à Groningue en 1969 pour y enseigner le roumain, de sorte que son départ n'entraîne pas une prise des distances avec la culture roumaine. Quoi qu'il en soit, vu la rudesse du régime stalinien en Roumanie, l'intérêt que les chercheurs portent aux premiers écrits de ces quatre intellectuels reste faible. Quels textes pouvaient publier en Roumanie, à l'époque du réalisme socialiste, ces jeunes littéraires dont aucun ne nourrissait des sympathies marxistes ?

Or, il me semble qu'on ne devrait précisément pas négliger leurs débuts ; de manière générale, il me semble qu'on aurait beaucoup à gagner si on ne se laissait pas prendre en écharpe par les discours dominants, et qu'on s'efforçât de retrouver, en deçà de ces discours, dans les amorces de la « résurrection » culturelle roumaine d'après 1964, des promesses *et des menaces*. On ne saurait se faire l'illusion d'un « retour à la normale » après la parenthèse réaliste socialiste, car les retours à l'identique ne sont que des mythes. Tant qu'on reconnaît le travail de l'historicité au sein de toute pratique et compréhension culturelles, n'importe quel discours théorique, progressiste ou conservateur, se méprend sur ses objectifs s'il ne réfléchit pas d'abord à tous ses présupposés.

Ce texte entend refaire le début du parcours intellectuel de Sorin Alexandrescu, en tant qu'inscription décalée et polémique dans la postulation fondamentale d'un double retrait devant l'histoire, que Tudor Vianu avait énoncé dans les années 1940-1950. Pour Vianu, il s'agissait d'un retrait *moral* par son adhésion à l'esprit du classicisme, d'une part, et d'un retrait *esthétique* par le maintien de son activité intellectuelle en marge d'un corpus littéraire canonique. Le retrait devant l'histoire a d'ailleurs été remarqué par Mircea Martin : « Tudor Vianu croit à des valeurs spirituelles éternelles qu'il oppose (...) à un monde historique concret, dans la tentative de corriger ses excès »⁶. Si Alexandrescu se revendique d'abord explicitement des positions de Vianu, il n'attend pas longtemps pour s'en éloigner au nom d'une conscience critique qui ne peut renoncer à mettre en rapport critique et histoire. Sorin Alexandrescu formule, dans les années 1960, la première critique de l'autonomisme littéraire et du règne de l'approche « esthétique » de



la littérature, alors que le champ littéraire roumain reprend des couleurs et redevient, en partie, un espace polémique. C'est dans ce geste que nous croyons voir une double exceptionnalité qui caractérise l'œuvre – une œuvre fragmentaire par ailleurs, interstitielle et de l'entre-deux – de Sorin Alexandrescu. D'une part, par rapport à la triade des trois « grands exilés » théoriciens littéraires : Matei Călinescu, Virgil Nemoianu et Thomas Pavel (dont les œuvres ont fait fond sur une attitude plus ou moins conservatrice), et d'autre part par rapport à la grande majorité des critiques littéraires roumains qui refusent de profiter d'une époque de dégel pendant laquelle ils auraient pu à leur tour quitter le pays.

En 1968, en éditant et préfaçant l'ouvrage intitulé *Studii de stilistica* [Études de stylistique] de Tudor Vianu, Sorin Alexandrescu affirme son adhésion à une certaine « vision du monde » que la culture roumaine s'était appropriée durant l'entre-deux-guerres, notamment par l'entremise de Vianu. Il s'agissait d'une perspective étayée sur la « valeur esthétique » à chercher, à reconnaître, à promouvoir et à thésauriser, le tout rattaché à une ontologie nationale. Nous employons le syntagme « vision du monde » dans l'acception que présente et critique Martin Heidegger en 1919; le fondement même de l'humanisme issu des Lumières, que Heidegger déconstruit pour y substituer, à travers la démarche phénoménologique, une « science originaire »⁷. Tout en adhérant à la « vision » de Vianu, Sorin Alexandrescu entend en mettre en question les présupposés alors que, à la fin des années 1980, au moment d'une redistribution des priorités politiques, culturelles, voire théoriques, elle menace de devenir à son tour un dogme, une réaction⁸. La méthode de l'analyse « stylistique » de Vianu anticipe, suggère Alexandrescu, la démarche structurale, en ce que la citation fonctionne comme un « objet » à analyser, au contraire du régime qui lui assigne G. Calinescu (le critique littéraire roumain le plus en vue à l'époque), celui d'évidence justifiant la démonstration esthétique⁹. Lues aujourd'hui, les affirmations de Alexandrescu peuvent sembler parfois sujettes à caution, tant la compréhension que l'on a d'une démarche « structurale » s'est entre-temps élargie, sans compter l'avènement, en France, d'une approche stylistique généalogique, dans le sillage notamment de Gilles Philippe¹⁰. Le sens de l'interprétation que Alexandrescu donne au projet de Vianu doit être entendu dans le contexte de son propre parcours intellectuel : sa propre adhésion à l'analyse structurale découlera ainsi de l'« analyse stylistique » de Vianu. L'œuvre de Alexandrescu cherchera donc dans l'œuvre de Vianu un moteur et un modèle, même si la conscience de l'historicité des œuvres artistiques amènera Alexandrescu à actualiser son discours critique. Fait remarquable, même après 1990, il ne s'autorisera jamais à considérer les faits culturels « de masse », préférant toujours l'atmosphère « raréfiée » de la grande culture.

Comme dans les cas de Pavel, Nemoianu, voire aussi de Matei Calinescu, l'œuvre d'Alexandrescu a peu d'efface sur le discours de la critique littéraire en Roumanie, essentiellement pour deux raisons. D'une part, ils sont écrits en langues étrangères durant son exil, avant 1989, alors que la dictature de Ceausescu en Roumanie justifiait encore, dans le domaine de la culture littéraire, la suprématie d'une esthétique impressionniste, garde-fou contre l'immersion dans la rhétorique du discours public officiel. Or, les contacts du public roumain avec les parutions occidentales étaient, dans les années 1980, limités. Ils n'étaient pas absents, certes, mais l'accès y était plus difficile qu'à la fin des années 1960, alors que leur quantité avait considérablement augmenté. Publier dans une autre langue que le roumain, et à l'étranger, empêchait d'avoir voix au chapitre au sein d'un champ culturel national où les discours de pouvoir étaient façonnés par la tension constitutive entre « idéologie » et « esthétique », domaines exclusifs dont toute mise en question revenait à exclure celui qui l'aurait osée. D'autre part, après 1989, c'est l'institution de la critique littéraire elle-même qui commence à perdre du prestige, quoique, dans un premier temps, elle profite des nouvelles libertés acquises. Les quatre intellectuels roumains sont, à la chute du régime communiste, suffisamment âgés et bien ancrés dans leurs carrières à l'étranger pour tenter un retour définitif en Roumanie.

En Roumanie socialiste, vers le milieu des années 1960, à distance et pourtant immergé dans un discours critique imbu d'une axiologie « esthétique », et où la notion de « culture » ne portait pas les traits qui lui sont associés dans le syntagme « cultural studies », Sorin Alexandrescu se voit contraint à jouer le jeu dans lequel il est pris. C'était une époque de reconstruction, d'élargissement et de validation d'un canon littéraire que la domination du réalisme-socialisme avait tout simplement effacé. Ce canon se construit à travers des livres mais avant tout par des articles de critique littéraire publiés, pour Manolescu, dès 1963 (alors que le début en revue de Simion date de 1958), mais d'autres (nombreux) critiques y prennent part. L'un d'eux, encore très jeune, est bien Sorin Alexandrescu, assistant universitaire à la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest à commencer par 1966¹¹, bien qu'il soit inscrit avec ce titre dans le cartouche de la revue *Calauza bibliotecarului* dès 1964. Matei Calinescu s'était déjà fait un nom de critique littéraire dans la revue-phare des lettres roumaines, *Gazeta literara*. Virgil Nemoianu fait son début en revue avec des critiques musicales¹², alors que Pavel est affecté à l'Institut de Linguistique¹³.

Sorin Alexandrescu fait son début en 1960 dans les pages de *Gazeta literara*, avec un essai assez important, à propos d'un jeune prosateur, à l'époque marquée encore par les commandements réalistes-socialistes : Nicolae Tic¹⁴. La stratégie de la « jeunesse » assure un avantage à l'auteur de l'article. L'article paraît sous la rubrique

« jeunes écrivains », ce qui élargit l'horizon d'attente du public et émousse la vigilance des censeurs. Les premiers articles d'Alexandrescu portent d'ailleurs sur la littérature roumaine contemporaine, et la plupart d'entre eux paraissent dans une revue reparue après un long silence, destinée maintenant à abriter les productions littéraires de la jeune génération socialiste : *Luceafarul*. Il y écrit sur la poésie contemporaine en 1963¹⁵, mais parmi ces premiers articles s'insère la rédaction d'une bibliographie Faulkner (collaboration avec l'angliciste Alexandru Dutu – Alexandrescu¹⁶), l'écrivain sur l'œuvre de qui il allait publier un livre, en roumain, en 1969.

Il faut dire que ces premiers articles manient, avec une gêne évidente et à travers un phrasé assez abrupt, des clichés lexicaux obligés – ce que Barthes appelait, pour parler des syntagmes figés qu'il subit en Chine maoïste, des « briques ». A chaque fois, la présence d'un cliché avalise des reproches d'ordre stylistique qui semblent viser expressément l'ouvrage en question mais qui, plus profondément, s'en prennent à une pratique littéraire générale, dominée par une conception étroite du réalisme socialiste. Dans les pas de Vianu, Alexandrescu s'approprie dans un but polémique la « stylistique ». Dans son article sur Nicolae Tic, Alexandrescu commence par apprécier sa passion pour « le suivi des transformations socialistes du pays », pour passer vite aux griefs visant le style: des trames narratives trop peu individualisées font en sorte que les histoires racontées n'arrivent pas « au degré de généralisation artistique requis »; « un danger qui menace Tic est la simplification impardonnable des situations dépeintes »¹⁷. Ce à quoi Alexandrescu s'en prend, en l'occurrence, c'est justement la fidélité exagérée aux consignes du réalisme socialiste jdanovien, une idéologie sur laquelle il allait revenir plus tard, en 1989, dans un article qu'il publie dans *Temps modernes* repris en roumain dans un livre paru à Bucarest¹⁸.

Il reprend sa charge dans un article synthétique sur la « nouvelle poésie roumaine » qui, bien que « dépeignant un homme maître de son destin [...] oublie [parfois] la complexité des gens auxquels elle s'identifie »¹⁹. Il faudrait peut-être remarquer comment, dans son second article publié, « Imaginile luminii » (« Les Images de la lumière »), Alexandrescu dresse, sous couvert d'analyse lexicale sérieuse, un sottisier poétique réuni autour de différents emplois de la « lumière » par les poètes réalistes-socialistes mineurs : « Corneliu Serban baptise les étapes de la réalisation du socialisme dans notre pays 'échelles de lumière' [le titre du poème était : « Echelles de lumière – au IIIe Congrès du Parti Roumain des Travailleurs », note de l'auteur] », écrit-il pince sans rire, pour ensuite décortiquer le style inapproprié de l'auteur. Bref, Alexandrescu fait de la critique littéraire un instrument quasi-politique à l'aide duquel il dénonce les dégâts provoqués par l'adoption primesautière des préceptes de la nouvelle esthétique imposée par le parti communiste – en moins brillant que d'autres de ses

confrères – fidèle en cela au geste de Tudor Vianu. Il tire argument d'une expertise linguistique – la « stylistique » –, pour prendre ses distances avec les créations souvent ineptes d'un réalisme socialiste produit à la va-vite. Ces commentaires ne se donnent pas pour un rejet du réalisme socialiste, car ils ne visent pas à l'ensemble d'une esthétique, mais s'affirme comme une critique de sa pratique.

Avec l'arrivée du Une fois le dégel, en 1964, Alexandrescu multiplie ses parutions dans la presse culturelle : des portraits littéraires paraissent dans la revue *Calauza bibliotecarului (Le Guide du bibliothécaire)*, sur Titus Popovici, Marin Preda, Geo Bogza, Tudor Arghezi (tous écrivains exceptionnels ayant traversé le purgatoire des années 1950). Dès 1964, s'enchaînent préfaces et études sur des auteurs étrangers dont les ouvrages, suite notamment au colloque de l'Union des écrivains de 1964 portant sur les évolutions de la littérature occidentale après 1945, commencent à être traduits en régime d'urgence. En 1964, il signe une première préface à Elsa Triolet, *L'Ame*. Puis, il écrit sur George Eliot, A. J. Cronin, George Meredith (qu'il traduit aussi), Stephen Crane, Samuel Butler et John Updike: toutes ces préfaces, avant-propos et traductions paraissent en l'espace de quatre ans. Dans tous ces textes, le réquisitoire à l'encontre du réalisme socialiste s'épaissit. Ecrivant sur Elsa Triolet, il peut déjà mettre en parallèle deux éthiques : la sienne, d'une part, et celle des existentialistes (Camus en l'occurrence) d'autre part, qui étaient encore décriés en Roumanie, car hérétiques par rapport à la politique culturelle du parti communiste.

Ne plus écrire sur des écrivains roumains est encore un choix qui mérite commentaire. Il le fait, d'abord, parce que, à partir de 1964, ce choix redevient possible : écrire sur des écrivains occidentaux avait été interdit, sauf exception, et ne l'est plus. C'est un choix qui a du bin et du mauvais. Certes, délaissés les auteurs roumains représente une marginalisation volontaire au sein du champ en formation d'une nouvelle critique littéraire, ayant rompu avec les allégeances idéologique et terminologique antérieures. Mais, en revanche, si sa parole comptera moins dans la politique littéraire du jour, elle pourra mieux investir le champ de la recherche littéraire et de la construction critique « fondamentale ». Le lecteur pourrait se demander, à bon droit, pourquoi opter pour la recherche sur la littérature implique l'éloignement de la production culturelle autochtone. En effet, l'effondrement brusque de la subordination politique du discours sur la littérature engendre deux séries de conséquences. D'une part, il y a consensus autour d'un retour à la critique littéraire « du goût ». Mais on remarque moins de quoi ce « retour » – qui n'est pas innocent – se paie. La tâche que les critiques littéraires assument maintenant, c'est de refaire le canon des œuvres qui représentent la littérature roumaine dans ce qu'elle a de meilleur. Cette mission laisse peu de place à la théorie



et présuppose un retour massif au jugement de valeur, synthétique, afin de rétablir ou d'établir des hiérarchies « véritables » au sein de la production littéraire. Qui plus est, tout recours à la théorie ne ferait que gêner l'opposition nette entre « politique » et « esthétique » sur laquelle se fonde désormais la critique littéraire en Roumanie. C'est ainsi que, faire de la théorie littéraire en Roumanie, à partir de 1964, devient un choix polémique par rapport non seulement à une approche (on fait de la théorie, et non plus de la critique « immédiate ») et un corpus (on travaille sur des œuvres dont la disposition sur une échelle des valeurs esthétique n'intéresse pas tout de suite). Alexandrescu se range ainsi du côté de Thomas Pavel et de Virgil Nemoianu, eux aussi ayant choisi une carrière académique plutôt que la voie de la critique d'accueil, menant plus vite à la notoriété.

À la fin des années 1960, les dés avaient été jetés : les quatre futurs universitaires occidentaux, actifs encore en Roumanie, n'exercent plus guère la critique littéraire (à l'exception de Matei Călinescu). Pris ensemble, le nombre d'articles publiés par Sorin Alexandrescu, Toma Pavel et Virgil Nemoianu avant 1965 s'élève à une dizaine, puisque leur intérêt n'est pas là : ils n'ambitionnent pas une carrière dans les lettres roumaines. En dépit de leurs quelques commentaires critiques sur des écrivains roumains, ils font des recherches à la fois plus vastes et plus topiques : Pavel s'affirme rarement, en tant que stylisticien, alors que Virgil Nemoianu, angliciste, publie encore moins (les deux, amis, font paraître ensemble quelques études).

En plus, faire de la « théorie » ne va pas de soi. La seule voie « théorique » permise est l'étude « technique » des textes, car dès qu'on tentait d'entrer dans le fonds idéologique des œuvres, le terrain était miné, mieux valait ne pas le faire si on n'avait pas de penchant marxiste. C'est en 1967, l'année où paraît une petite étude sur le *Structuralisme*, publiée par Virgil Nemoianu, que Sorin Alexandrescu introduit auprès du lecteur roumain le livre séminal de René Wellek et Austin Warren, *La Théorie littéraire* (parue, en traduction française, plus tard qu'à Bucarest, en 1971, ce qui en dit long sur la divergence des deux traditions critiques que sont les New Criticism et la Nouvelle Critique). Il est bien vrai que, entre les années 1940, quand les chapitres qui composent ce livre sont écrits, et la fin des années 1960, l'ensemble du discours des sciences humaines avait largement sinon décisivement changé. Quoi qu'il en soit, au niveau de leur réception roumaine, ces changements n'auront eu aucun écho, puisque l'espace national avait été fermé à tout courant venant de l'Occident. Traduire ce livre dès 1967 s'explique à la fois par le tropisme occidental d'une culture littéraire obligée de se soumettre à de dures contraintes venues de l'Est, et par un tropisme conservateur que Wellek et Warren illustrent très bien, à la différence des grilles idéologiques de la Nouvelle critique française.

Sorin Alexandrescu ne se contente pas de reprendre un fil rompu, avec le sentiment jubilatoire de celui qui, retrouvant une liberté rêvée, oublie de compter avec la nouvelle dynamique des sciences humaines. Son avant-propos, qui porte le titre « Une synthèse de la théorie littéraire moderne », donne voix à une position critique sans précédent en Roumanie : la synthèse des deux W y est lue, à juste titre, en tant que crédo esthétique manifestement conservateur et, à cet égard, en train d'obsolescence. S'y esquisse, chez Alexandrescu, une approche sociologique du discours théorique sur la littérature, une approche que l'auteur ne portera jamais aux dimensions et aux conséquences qui en auraient fait une œuvre à part entière. Mais ce qui est peut-être le plus étonnant dans son approche, c'est qu'elle semble venir de nulle part : la fréquentation de Tudor Vianu, nous l'avons déjà souligné, ne devait y avoir en rien aidé, tant que l'œuvre critique de Vianu est elle-même imbue d'un esprit humaniste classique. C'était comme si pendant toute une décennie l'auteur avait été tenu au courant, sans rien laisser paraître, de principaux ouvrages de théorie littéraire qui enrichissaient la recherche sur la littérature et sur les arts.

Sorin Alexandrescu devait être, à l'époque, tout à fait conscient du décalage qui séparait les enjeux de la théorie littéraire en Roumanie et à l'Ouest : la mise en question de l'autorité personnelle en matière d'appréciation des œuvres et la floraison de nouvelles méthodes d'approche des textes littéraires, en Occident, là où la mission formatrice de goût de la critique était considérée accomplie et n'était par conséquent plus un enjeu, ne pouvait voir dans l'ouvrage des deux W un texte innovant. Alexandrescu le voit bien, à une époque où, en Roumanie, cette dynamique était obscurcie par des enjeux locaux sans portée internationale : « La disparition de la critique normative porte (...) à la disparition de la critique évaluative, ou du moins de son mode traditionnel de fonctionnement. »²⁰. Poser ainsi le moment que les discours sur la littérature étaient en train de vivre à l'Ouest fait de l'obsolescence de la critique évaluative – largement dominante en périphérie européenne (voir Aldo Rossi 1968 pour l'Italie, Susan Sebne Sarajeva 2006 pour la Turquie) – un acquis. Alexandrescu ne le cache pas : car, « en dépit d'une rare érudition des auteurs, leur ouvrage reste, même dans sa troisième édition, de 1963, derrière le mouvement littéraire et des 'dernières' techniques d'analyse littéraire ». L'ouvrage qu'il présente a déjà pris « une couleur d'époque »²¹. Quand bien même il aurait d'indéniables qualités.

En présentant la *Théorie*, Alexandrescu interpelle le lecteur d'aujourd'hui par l'emploi du terme « structuraliste » : il s'agit, selon Alexandrescu, d'une approche de la littérature dans les termes d'un « structuralisme organique »²² qui réunit le Gestaltisme (Walzel, Ingarden), le New Criticism anglo-américain

et le formalisme « russe » et qui compte parmi ses adeptes de nombreux intellectuels dont Tudor Vianu. Et Alexandrescu de citer quelques phrases probantes de celui qui avait été son maître²³.

C'est que, en Roumanie, l'emprise de la critique allemande était telle que le mot « structure », s'il n'avait pas de référence vide, ne renvoyait pas non plus de manière automatique à Genette-Barthes ou bien à Lévi-Strauss-Althusser-Foucault. Dans un article qui documente les rapports entre la « nouvelle critique » et la stylistique de Spitzer, Florian Pennanech remarque entre autres la disparité des deux « structuralismes » :

« Ainsi peut-on esquisser une typologie sommaire de la réception de Spitzer dans la Nouvelle Critique : Barthes l'ignore, les représentants de la critique thématique l'utilisent pour asseoir leur herméneutique sur la solidité de l'étude formelle (...)»²⁴.

Passer d'un structuralisme organique, qui rentre dans le paradigme de l'anthropologie kantienne, à un structuralisme plus positif et intégrant les nouvelles propositions scientifiques de l'époque²⁵, qu'on connaît très bien aujourd'hui, voici un parcours que Sorin Alexandrescu s'appêtait à faire non pas seulement par fascination pour son langage *more geometrico* et par prudence idéologique, mais peut-être avant tout par modernité d'esprit : l'idéologie esthétique qui regagnait du terrain en Roumanie, après 1964, à l'école de laquelle il avait lu la littérature, était ressentie comme insuffisante.

Ceci dit, le lecteur d'aujourd'hui ne peut s'empêcher de faire deux remarques à propos de ce qu'il lit dans cet avant-propos à l'ouvrage de Wellek et Warren. Il constate d'abord le besoin qu'a Sorin Alexandrescu de mieux calibrer la lecture de l'ouvrage de Wellek et Warren par rapport au terme de structure, alors que ce terme était en proie à un usage très approximatif (voir par exemple Micu et Manolescu²⁶). En second lieu, il n'y a pas de renvois entre ce texte et celui que Nemoianu publie la même année, quoique les deux textes visent plutôt – sans doute de manière différente – le structuralisme organique que celui configuré par la filiation Saussure – Lévi-Strauss. Pour Nemoianu, à l'instar des post-kantiens, dire structure, c'est dire « essence », soit « valeur », sans quoi aucune approche de la littérature n'a de validité²⁷ :

« Bien des structuralistes l'admettent : la structure n'est pas l'essence du phénomène, mais sa définition opérationnelle. Si nous comprenons par « définition opérationnelle » « un minimum indispensable à l'essence » ou bien davantage, « une approximation de l'essence », alors personne ne pourra rien y objecter ; mais au moment où, au contraire, cette définition sera comprise comme « substitut d'essence », « quelque chose nous permettant de nous dispenser de l'essence », les choses changent – et la caducité

du structuralisme est complète²⁸. »

Pour Alexandrescu, en 1967, il ne fait nul doute que l'approche de Wellek et Warren, bien que particulière, peut être appelée « structurale »²⁹. Car « suivre un ensemble structuré d'éléments corrélés » (19) dans une œuvre – ou plutôt *en tant qu'œuvre* – c'est avoir déjà une approche « structurale ». Nulle ombre d'ironie ne point alors qu'on décrit la subordination de la structuration de l'œuvre à l'intention artistique de l'auteur et « la valeur artistique en tant que critère ultime d'évaluation, tant du matériel par l'écrivain que de l'œuvre par le critique et par le lecteur »³⁰. Les présupposés de la synthèse théorique réalisée par Wellek et Warren ne sont pas discutés dans une perspective idéologique, peut-être toujours par prudence : Alexandrescu remarque bien les liens entre la *Théorie littéraire* et la perspective marxiste sur la littérature mais n'ose, ou tout simplement n'éprouve pas le besoin de mettre au jour les racines philosophiques de l'esthétique promue par Wellek et Warren. Toutefois, vers la fin de son étude, il exprime succinctement ses réserves envers une telle approche « alexandrinisante » :

« Ces savants, de formation semblable et réunis dans une symbiose parfaite, représentent notre siècle en ce qu'on a connu comme son « alexandrinisme », c'est-à-dire l'intégration calme et sage de directions opposées regardées avec un équilibre qui participe d'un certain scepticisme d'intellectuel un peu fatigué par l'étendue de ses lectures et la conviction que tous les efforts de pensée à son bon et son mauvais côté et, comme tels, peuvent être utilisés, avec modération, dans une nouvelle synthèse³¹. »

Et Alexandrescu d'achever son étude par l'évocation de quelques figures d'intellectuels roumains faisant preuve d'un heureux « alexandrinisme », dont la plus lumineuse reste certes celle de Tudor Vianu : comme quoi introduire Wellek et Warren auprès du lecteur roumain relevait d'une dette envers lui, plus que d'une passion pour cette manière d'exercer – et d'écrire – la théorie littéraire.

A considérer toutefois l'opposition implicite entre le socle axiologique de la théorie littéraire de Wellek et Warren, le seul qui justifie l'entreprise critique, et le constat désabusé d'Alexandrescu quant à la mise à mal de tout « système de valeurs » à travers l'expérience des avant-gardes théoriques, on est en droit d'en supputer l'origine : après une moitié de siècle tourmentée, à travers la phénoménologie, la sémiologie, la psychanalyse, les analyses marxistes et les expériences des avant-gardes artistiques, tout débat sur la littérature prend désormais pour acquise la relativisation de ses fondements humanistes. La dictature stalinienne ne fait que révéler l'extrême fragilité de l'idéologie esthétique devant le volontarisme politique. Préfaçant la *Théorie littéraire* de Wellek et Warren, Sorin Alexandrescu, ne peut s'empêcher de ne pas manifester son désaccord avec leurs propos



sur un point essentiel : le « classicisme » (terme positif) de ce traité, traduisant un quiétisme désuet et qui trahit à la rigueur un certain immobilisme dans la pensée de la littérature à une époque d'indomptables turbulences. Alexandrescu semble dire, mais ne le fait pas encore de manière explicite, que l'expérience littéraire, si expérience il y a, ne saurait plus se contenter d'une normativité esthétique selon l'intention esthétique et selon l'éthique de la « valeur » issues du kantianisme. L'histoire aura bien abîmé ces « valeurs » qui demandent maintenant à être refondées.

Afin de vérifier ces hypothèses, il faudra attendre une seconde étude critique, que Sorin Alexandrescu publie sur un autre livre de Wellek, *The Concepts of criticism*. Le livre paraît en 1963 en anglais, et rassemble articles et études publiés après 1946. C'est un ouvrage qui n'a jamais été traduit en français, dans une langue qui aurait du mal à traduire « criticism ». La traduction roumaine paraît en 1970 à la jeune maison Univers et l'avant-propos d'Alexandrescu porte le titre « La Possibilité de la critique »³². L'auteur démarre son texte en faisant montre d'un scepticisme plus poussé à l'égard de ce type d'approche, plus net que celui qu'il avait exprimé en 1967. La critique littéraire, dit-il, plus elle s'écrit, moins elle arrive à expliquer ce sur quoi elle se penche, jusqu'à ce qu'elle-même s'affaisse sous le poids de sa propre illisibilité. Une fois de plus, Alexandrescu souligne le mérite de l'ouvrage auquel il introduit, devenu une référence presque incontournable pour toutes les recherches méthodologiques contemporaines, à la fois « structurales et sémiotiques ». Mais cette fois-ci, Alexandrescu décide de formuler des reproches ouverts à l'éclectisme de Wellek. La neutralité des positions qu'il adopte devient déjà un défaut à ses yeux, son « centrisme » lui est reproché du fait de son effet, à savoir « l'immobilisme »³³. Le truisme qu'il débusque et met en lumière dans l'option de Wellek pour un mélange de synchronie et de diachronie dans l'étude d'une œuvre classique (Shakespeare) l'amène à citer, à titre de référence polémique, Tzvetan Todorov (or, aucun des noms d'intellectuels français rangés sous l'enseigne du structuralisme parisien n'avait été cité en 1967). Alexandrescu accuse chez Wellek une tendance à la généralisation. Puisque, si la critique a pour mission de trouver des significations (dans l'œuvre littéraire), elle ne le fait que « selon la perspective adoptée » (x), perspective qu'il faut donc préciser et défendre. Autrement dit, il n'y a pas de discours critique pur d'idéologie, c'est-à-dire visant à la pureté transcendantale. En cela, le propos d'Alexandrescu rejoint de près ceux de Barthes dans son essai « Les Deux critiques » - et des propos semblables durant les années 1960 -, selon lesquels la critique contemporaine doit s'assumer aussi comme idéologie (au sens de Karl Mannheim)³⁴. Elle représente une prise de position à la fois esthétique, sociale et politique et que c'est à sa charge de s'en revendiquer. Mettant en

jeu « l'historicité » de l'œuvre, que la critique se doit de comprendre à travers l'étude du style - « le style est une notion à la fois systématique et historique »³⁵. Alexandrescu s'écarte implicitement du penchant axiologique de Vianu, pour qui la stylistique doit aboutir non pas à faire signifier un certain style, mais à l'insérer dans une hiérarchie des valeurs (« les particularités d'expression que [la stylistique] étudie ne sont pas de simples faits coïncidés, mais des faits d'appréciation, des valeurs »³⁶).

Le seul mérite que la critique roumaine trouve à l'ouvrage de Wellek est à déceler dans le seul endroit où celui-ci « trahirait » sa démarche. Après avoir fait une poétique des genres (à travers le second renvoi à un Français, à savoir celui de Genette), Alexandrescu en arrive de manière explicite à la notion de valeur : puisque, à un examen épistémologique approfondi, la « valeur » reste pour Wellek opaque, celui-ci propose de remplacer « valeur » par « significations ». Ainsi, Wellek « trahi[rai]t sa thèse », à savoir réaffirmer la première mission de la critique littéraire qui réside dans la constitution de la valeur esthétique, quitte tout de même à « faire avancer la pensée littéraire »³⁷, pour autant que substituer « significations » à la « valeur » relativise le propos axiologique dont Wellek se réclame. La discussion de l'ouvrage s'achève sur des questions de définition des époques littéraires et des conceptions esthétiques respectives. En conclusion, Alexandrescu reprend le titre donné à son essai sous forme de critique implicite du projet du théoricien viennois : « pour Wellek, la critique est possible. Ses doutes ne portent pas sur les principes, seulement sur les détails. (...) Chose naturelle, tant que l'œuvre littéraire reste, en premier lieu, lisible. »³⁸.

La situation de ces deux études sur Wellek et Warren semble paradoxale : alors qu'en Roumanie ils devaient faire figure de textes fondateurs contemporains - *La Théorie littéraire* ayant été traduite d'après son édition de 1963, les *Concepts* ayant paru durant la même décennie - Sorin Alexandrescu en est, en fin de compte, carrément déçu. Il avait déjà acquis un langage et les assises d'une pensée qui se ressent de la fréquentation de lectures récentes, émancipées de la tutelle de cet humanisme classique qui oppose engagement mondain et activité intellectuelle et dont le représentant le plus connu était Julien Benda. « Aujourd'hui, constate Alexandrescu comme s'il était en train de lire du Barthes, l'effort même du sémioticien de dé-masquer l'idéologie que n'importe quel type de discours littéraire dissimule devient lui-même un fait idéologique »³⁹. Il s'agit d'une opération critique que ses praticiens sont censés exercer sur leur discours mêmes, un geste qui n'est pas sans rappeler Marx. Alexandrescu s'efforçait de réprimer ses ressentiments à l'égard du pouvoir politique en place, tout en se rendant compte que le geste du retour à la bonne vieille critique littéraire impressionniste ne saurait se délester d'une charge idéologique cachée. Sa critique des ouvrages de Wellek

et Warren n'était aucunement le fruit d'une quelconque adhésion marxiste, elle était provoquée par l'idée même que le discours de « l'autonomie de la littérature » ne peut plus, après Marx, se dédouaner de tout positionnement idéologique.

Ainsi peut-on expliquer les prises de position de Sorin Alexandrescu dans les années 1990, à considérer, encore une fois, dans un sens sociologique ou bien, selon Adriana Stan, dans celui de « l'analyse culturelle et des mentalités »⁴⁰. Elles visent enfin, alors que le nom de notre auteur revient dans les pages des revues culturelles roumaines, l'idéologie esthétique de la critique littéraire de Nicolae Manolescu, le représentant en titre de la critique littéraire « classique ». Manolescu avait la science et peut-être le don, selon Alexandrescu, de convertir toute signification sociale et politique d'une œuvre littéraire en signe « esthétique », et s'y prenait en conséquence. Les cinq articles que Alexandrescu publie en 2001 dans la revue *Observator cultural* sont un bilan approfondi de l'emprise de l'idéologie esthétique en Roumanie, dans les années 1960-1980:

« Relancer l'autonomie de l'esthétique dans les années 1960 a (...) la fiction d'une fronde politique, mais non (...) d'une résistance politique. Nicolae Manolescu et tous

ses collègues à l'époque, Eugen Simion, Mircea Martin et pour un certain temps Matei Calinescu, Ion Pop, Mircea Iorgulescu, arrivent, par leur esthétisme, à sauvegarder l'îlot des arts du marasme général. Ils sauvent l'art, mais perdent la société⁴¹. »

En fin de compte, ses vœux d'en finir avec le « canon esthétique », non pas depuis une position positiviste, mais plutôt en sociologue littéraire qui sait le prix politique et social du travail d'une telle construction⁴² font de lui l'un des rares, sinon le seul véritable « critique de la critique » littéraire roumaine à une époque où l'approche « esthétique » poursuit par inertie une voie ouverte au milieu des années 1960⁴³.

Toutefois, l'héritage de Tudor Vianu pèse encore sur l'œuvre de Sorin Alexandrescu. Si le retrait esthétique choisi par le maître se justifie durant le Purgatoire stalinien, le retrait moral dans la culture classique illustre peut-être davantage un *habitus* culturel que Vianu et Alexandrescu partagent. Chez ce dernier, il est implicite, surtout dans ses écrits d'après 1990, mais le choix des références culturelles toujours haut de gamme vient confirmer en creux une certaine idée exclusive de ce que c'est que la culture, une idée qu'expriment après tout des préférences et des vécus personnels qu'on aurait beau lui reprocher.

Notes:

1. Alex Goldiș, *Critica în tranșee. De la realismul socialist la autonomia esteticului* (Bucharest: Cartea românească, 2011).
2. Adriana Stan, *Bastionul lingvistic. O istorie comparată a structuralismului în România* (Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2017).
3. Adriana Stan, *Posteritatea lui Tudor Vianu. Alternativele criticii românești postbelice* (Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2017).
4. Roxana Eichel, *Critica reșirii. Matei Călinescu, Virgil Nemoianu și Toma Pavel – dialogul contextelor românești și transnaționale*. (Bucharest: Humanitas, 2020).
5. Mihai-Dinu Gheroghiu, *Littératures et pouvoir symbolique* (Pitești: Paralela 45, 2005), 158.
6. Mircea Martin, *Identificări* (Bucharest : Tracus Arte, 2013), 126. (toutes les traductions nous appartiennent). M. Martin avait d'ailleurs été l'auteur d'un autre texte qui accompagnait un autre recueil de Vianu, *Philosophie et poésie*, dans lequel il ne pouvait qu'acquiescer à cette définition de la poésie donnée par Vianu: « sentiment de vie aux racines métaphysiques ». Pour Vianu, écrit Martin, « est classique l'homme qui vit avec la double conscience de sa dépendance par rapport à la totalité des forces naturelles et spirituelles du monde, et par rapport à sa forte et fière individualité ». Mircea Martin, « Studiu introductiv » dans Vianu, Tudor, *Filosofie și poezie* (Bucharest : Editura Enciclopedica, 1971), 12.
7. « La 'vision du monde' était devenue 'une aubaine intellectuelle dont tout un chacun fait aujourd'hui son affaire' et que la véritable philosophie, la philosophie comme 'science originaire' devrait poser en tant que problème, non prendre comme réponse. ». Martin Heidegger, *Vers une définition de la philosophie* (Paris: Seuil, 2017), 28-29.
8. A ce titre, le bref essai de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, paru en 1991, et qui bat en brèche la présomptueuse victoire de la démocratie capitaliste, n'a eu aucun écho à l'Est, sans doute parce qu'ici, le retour domaine de la « sociologie des sciences ».
9. Alexandrescu, Sorin, « Conceptia stilistica a lui Tudor Vianu », dans Tudor Vianu, *Studii de stilistică* (Bucharest: Editura Didactica si Pedagogica, 1968), 3-20.
10. Philippe Gilles et Piat, Julien, *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon* (Paris:



- Fayard, 2009).
11. Stan, *Bastionul lingvistic*, 186.
 12. Enquête réalisée à travers les tomes parus dans la série de la « Bibliografia Republicii Populare Române », 1958–1964. Voir aussi Sorin Alexandrescu, “O sinteza a teoriei literare moderne”, dans René Wellek, Austin Warren, *Teoria literaturii* (Bucharest: Editura pentru Literatură Universală, 1967), 5-27.
 13. Stan, *Posteritatea lui Tudor Vianu*, 48-49.
 14. Alexandrescu, Sorin, « Țic, Nicolae », *Gazeta literară*, 31/28 juillet (1960).
 15. Alexandrescu, Sorin, « Imaginile luminii », *Luceafărul*, no. 9, 27 avril (1963) et « Hiperbola eului », *Luceafărul*, no. 22, 26 octobre (1963).
 16. Sorin Alexandrescu, Alexandru Duțu, « Retrospectivă dickensiană », dans *Secolul XX*, no. 3 (1962).
 17. Sorin Alexandrescu, « Țic, Nicolae ».
 18. Alexandrescu, Sorin, « Une culture de l’interstice : la littérature roumaine d’après-guerre », *Temps modernes*, numéro spécial « Roumanie pour servir à l’histoire d’une libération », no. 522 (1990).
 19. Alexandrescu, Sorin, « Hiperbola eului », dans *Luceafărul*, no. 22, 26 octobre (1963).
 20. Sorin Alexandrescu, « O sinteză a teoriei literare moderne », 7.
 21. *Ibid.*, 8.
 22. *Ibid.*, 9.
 23. Sorin Alexandrescu, « Conceptia stilistica a lui Tudor Vianu », dans Tudor Vianu, *Studii de stilistica*, (Bucharest: Editura Didactică și Pedagogică, 1968), 9-10.
 24. Florian Pennanech, « Stylistique et critique littéraire. La réception de Leo Spitzer par la nouvelle critique française », dans Florian Judith Wulf et Laurence Bougault (dir.), *Stylistiques?* (Rennes: Presses Universitaires de Rennes). Paragraphe 21, en libre accès : <http://books.openedition.org/pur/40052#bodyftn29>, consulté le 11 août 2017.
 25. A cet endroit, il faudrait remarquer la révélation que la cybernétique de Norbert Wiener apporte à Roman Jakobson et à Lévi-Strauss, que la correspondance récemment publiée entre eux met en lumière. Voir *Jakobson, Roman et Lévi-Strauss, Claude. Correspondance 1942-1982*, (Paris : Seuil, « La librairie du XXIe siècle »), 2018. (Traduit de l’anglais par Patrice Maniglier), 103.
 26. Dumitru Micu, Nicolae Manolescu, « Realism – realism socialist », dans *Gazeta literară*, no. 22, 28 mai (1964).
 27. Alexandru Matei, « Lire Barthes en Roumanie socialiste: Les enjeux du pouvoir et leur neutralisation », *Littérature*, no. 2 (2017): 67-68.
 28. Virgil Nemoianu, *Structuralismul* (Bucharest: Editura pentru Literatură), 88.
 29. Sorin Alexandrescu, « O sinteză a teoriei literare moderne », 17.
 30. *Ibid.*, 21.
 31. *Ibid.*, 26.
 32. Sorin Alexandrescu, « Posibilitatea criticii », dans René Wellek, *Conceptele criticii* (Bucharest: Univers, 1970).
 33. *Ibid.*, ix.
 34. Roland Barthes, *Œuvres complètes II* (Paris : Seuil, 2002), 496.
 35. Sorin Alexandrescu, « Conceptia stilistică a lui Tudor Vianu », 12.
 36. *Ibid.*, 15.
 37. Sorin Alexandrescu, « Posibilitatea criticii », xiv.
 38. *Ibid.*, xxi.
 39. *Ibid.*, vii.
 40. Stan, *Bastionul lingvistic*, 201.
 41. Sorin Alexandrescu, « Retrospectiva Nicolae Manolescu II », dans *Observator cultural*, no. 89, 6 novembre (2001). En ligne ici: <https://www.observatorcultural.ro/articol/retrospectiva-nicolae-manolescu-ii/>. Consulté le 13 juillet 2020.
 42. Sorin Alexandrescu, *La Modernité à l’Est. 13 aperçus sur la littérature* (Pitești: Paralela 45, 1999), 149.
 43. Iovănel, Mihai, *Ideologiile literaturii în postcomunism* (Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2016), 100.

Bibliography:

- Alexandrescu, Sorin. “Țic, Nicolae.” *Gazeta literară*, no. 31, July 28 (1960).
- Alexandrescu, Sorin, Alexandru Duțu. “Retrospectivă dickensiană” [The Dickensian Retrospective]. *Secolul XX*, no.3 (1962).
- Alexandrescu, Sorin. “Imaginile luminii” [The Images of Light]. *Luceafărul* no. 9, April 27 (1963).
- Alexandrescu, Sorin. “Hiperbola eului” [The Hyperbole of the Self]. *Luceafărul* no. 22, October 26 (1963).
- Alexandrescu, Sorin. “Titus Popovici, Profiluri literare” [Titus Popovici. Literary Profiles]. *Călăuza bibliotecarului*, no. 4 (1964).
- Alexandrescu, Sorin. “Profiluri și orizonturi literare: Tudor Arghezi” [Literary Profiles and Horizons: Tudor Arghezi]. *Călăuza*

- bibliotecarului*, no. 5 (1964).
- Alexandrescu, Sorin. "Profiluri și orizonturi literare: Marin Preda" [Literary Profiles and Horizons: Marin Preda]. *Călăuza bibliotecarului*, no. 6 (1964);
- Alexandrescu, Sorin. "Profiluri și orizonturi literare: Geo Bogza" [Literary Profiles and Horizons: Geo Bogza]. *Călăuza bibliotecarului*, no.7 (1964).
- Alexandrescu, Sorin. "Tudor Arghezi despre Mihai Eminescu" [Tudor Arghezi about Mihai Eminescu]. *Luceafărul*, June 13/20 (1964).
- Alexandrescu, Sorin. "Sentimentul timpului în lirica noastră contemporană" [The Feeling of Time in Our Contemporary Lyric]. *Viața Românească*, no. 9 (1964).
- Alexandrescu, Sorin. "Prefață" [Preface]. In Elsa Triolet, *Sufletul* (Translation of the last volume of "Age de nylon"). Bucharest: Editura pentru Literatura Universală, 1964.
- Alexandrescu, Sorin. "O sinteză a teoriei literare moderne" [A Synthesis of Modern Literary Theory]. In René Wellek, Austin Warren, *Teoria literaturii* [Theory of Literature]. Bucharest: Editura pentru Literatură Universală, 1967.
- Alexandrescu, Sorin. "Conceptia stilistică a lui Tudor Vianu". [The Stylistic Conception of Tudor Vianu]. In Tudor Vianu, *Studii de Stilistică*, 3-20. Bucharest: Editura Didactică și Pedagogică, 1968.
- Alexandrescu, Sorin. "Posibilitatea criticii" [The Possibility of Criticism]. In René Wellek, *Conceptele criticii* [The Concepts of Criticism]. Translated by Rodica Tiniș. Bucharest: Univers, 1970.
- Alexandrescu, Sorin. "Une culture de l'interstice: la littérature roumaine d'après-guerre." *Temps modernes*, no.522, "Roumanie pour servir à l'histoire d'une libération" (1990).
- Alexandrescu, Sorin. *La Modernité à l'Est. 13 aperçus sur la littérature*. Pitești: Paralela 45, 1999.
- Alexandrescu, Sorin. "Retrospectiva Nicolae Manolescu" [The Nicolae Manolescu Retrospective]. *Observator cultural*, I-V, 2001.
- Barthes, Roland. *Œuvres complètes II, V*. Paris: Seuil, 2002.
- Călinescu, G. *Etudes de poétique*. Translated by C. Boranescu Lahovary. Bucarest: Univers, 1972.
- Călinescu, G. *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* [The History of Romanian Literature from its Origins to the Present]. București: Minerva, 1982.
- Genette, Gérard. "Raisons de la critique pure." In *Chemins actuels de la critique*. Paris: UGE, 1968.
- Gheorghiu, Mihai-Dinu. *Littératures et pouvoir symbolique*. Pitești: Paralela 45, 2003.
- Goldiș, Alex. *Critica în tranșee. De la realismul socialist la autonomia esteticului* [Criticism in Trenches. From Socialist Realism to the Autonomy of the Aesthetics]. București: Cartea românească, 2011.
- Heidegger, Martin. *Vers une définition de la philosophie*. Paris: Seuil, 2017.
- Horodincu, Georgeta. "Probleme ale prozei occidentale contemporane" [Problems of Contemporary Western Prose]. *Gazeta literara* 14, no. 2 (April, 1964).
- Iovănel, Mihai. *Ideologiile literaturii în postcomunismul românesc* [Literary Ideologies in the Romanian Post-communism]. Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2016.
- Jakobson, Roman, and Claude Lévi-Strauss. *Correspondance 1942-1982*. Edited by Emmanuelle Loyer and Patrice Maniglier. Paris: Seuil, 2018.
- Jovanovic, Gordana. "Vico – From Idealism to Cultural Psychology. Revising the Past for the Future." In *Giambattista Vico and the New Psychological Science*, edited by Luca Tateo London: Routledge, 2017.
- Matei, Alexandru. "Lire Barthes en Roumanie socialiste: Les enjeux du pouvoir et leur neutralization." *Littérature*, no. 2 (2017).
- Matei, Alexandru. "Roland Barthes and the Reception of French Structuralism in Socialist Romania." *Ekphrasis* 19, no. 1 (2018).
- Micu, D. and N. Manolescu. "Realism – realism socialist" [Realism – Socialist Realism]. *Gazeta literara*, no. 22, May 28 1964.
- Nemoianu, Virgil. *Structuralismul* [The Structuralism]. Bucharest: Editura pentru Literatură, 1967.
- Pennanech, Florian. "Stylistique et critique littéraire. La réception de Leo Spitzer par la nouvelle critique française." In *Stylistiques?*, edited by Florian Judith Wulf and Laurence Bougault. Rennes: Presses Universitaires de Rennes. Paragraphe 21, Open Access: <http://books.openedition.org/pur/40052#bodyftn29>. Consulted August 11, 2017.
- Philippe, Gilles and Julien Piat. *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*. Paris: Fayard, 2009.
- Piru, Alexandru. "Prefață" [Preface]. In G. Călinescu. *Etudes de poétique*, Bucharest: Univers, 1972.
- Rossi, Aldo. "Aspects de la critique en Italie." In *Les chemins actuels de la critique*, edited by Georges Poulet and Gerald Antoine, 58-62. Paris: UGE, 1968.
- Stan, Adriana. *Posteritatea lui Tudor Vianu. Alternativele criticii românești postbelice* [Tudor Vianu's Posterity. The Alternatives of Postwar Romanian Criticism]. Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2017.
- Stan, Adriana. *Bastionul lingvistic. O istorie comparată a structuralismului în România* [The Linguistic Bastion. A Comparative History of Structuralism in Romania]. Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2017.
- Sebnem, Susam-Sarajeva. *Theories on the Move. Translation's Role in the Travels of Literary Theories*. Amsterdam-New York: Rodopi, 2006.



- Terian, Andrei. *G. Călinescu, a cincea esență* [G. Călinescu. The Fifth Essence]. Bucharest: Cartea românească, 2010.
- Vianu, Tudor. "Idei trăite" [Lived Ideas]. *Viața Românească*, no. 4 (April 1958): 88-110.
- Vianu, Tudor. "Discours" lors du Colloque de l'Union des écrivains "Problèmes de la littérature contemporaine dans les pays occidentaux." *Gazeta literară*, no.14 April 2 (1964).
- Vianu, Tudor. *Introducere în teoria valorilor întemeiată pe observația conștiinței* [Introduction in the Theory of Value Based on the Observation of Conscience]. Bucharest: Cugetarea, 1942.
- Martin, Mircea. "Studiu introductiv" [Introductive Study]. In Tudor Vianu. *Filosofie și poezie* [Philosophy and Poetry]. Bucharest: Editura Enciclopedică, 1971.
- Windelband, Wilhelm. "En guise d'introduction à *Matière et mémoire* de Bergson." *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 2, no. 133 (2008), 147-156.